

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 31, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3762ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1992). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (31), 93–98.

L'endroit où se perd le lecteur

Carole David, *L'Endroit où se trouve ton âme*, Montréal, Les Herbes rouges, 1991, 66 p.

Autrefois tu croyais que ton âme était un petit animal rose en forme de veilleuse. Elle te demande ce que tu feras quand tu seras grande. Tu lui réponds que ton âme est déjà formée, prête à s'envoler. Il y a plein de forêts dans ton âme, des rivières infestées de crocodiles et quelqu'un qui crie très fort. Elle te jure qu'elle aura les cheveux noirs quand elle sera grande. Elle veut aussi que tu branches son âme à la veilleuse pour traverser la nuit. (« Récit », p. 23)

Récits, chicots de récits, histoire de rien, cahier d'images, collage inachevé de mots et de maux. Revers, envers et milieu d'une médaille singulière. Carole David se parle et s'explique et s'invente.

De petits fragments hermétiques et coussinés sur lesquels on s'appuie pour comprendre. L'écriture est tout à fait dépouillée, mais le sens demeure indiscernable; peut-être parce que ce qui est écrit est trop vrai, trop pur. Une pointe dramatique, subtile, pénètre le livre doucement.

Deux parties le divisent: la première est dominée par le blanc sur les pages; l'absence d'une mémoire ivre ou d'un souvenir en pause-café. Comme l'a écrit Diane-Monique Daviau, il faut savoir lire ces blancs. En effet, si on ne les considère pas on ne progresse aucunement. Comme chaque mot a sa signification et son image, l'ensemble des textes demande à mijoter considérablement. C'est un livre extrêmement long à saisir et il devient facile de s'y perdre. Carole David est avant tout poétesse, et ce, même si la prose domine dans l'ensemble du livre qui est présenté comme un recueil de récits. La seconde partie, « Je pensais changer ma vie »,

regroupe quelque quinze textes plus explicites que les premiers. Apparaît le « je » et quelques détails qui sont absents dans la partie précédente.

Les silhouettes et les ombres défilent, jamais de couleurs trop éclatantes. Des demi-mots, des demi-tons et des temps éphémères; et d'autres plus durables. Elle chuchote, elle n'élève jamais la voix. Chaque fragment est un soliloque, comme quelqu'un qui se souvient. Ceux qui s'appliquent à écouter devinent le sens et fabriquent les images.

Ainsi donc, ce tout petit recueil demande une participation active à son lecteur. Rarement aura-t-on lu un livre si simple dans sa forme et tellement insaisissable dans ce qu'il évoque.

Suzanne Côté

Le pain quotidien trépassé et cramois

Gabrielle Gourdeau, *La Ballade des tendus: petites chroniques nord-américaines*, Montréal, VLB éditeur, 1991.

Gabrielle Gourdeau troque les poupons roses et les éléphants contre un fœtus avorté et un obèse. Elle élève son doigt impitoyable et écrase le petit pou. Puis, elle l'ouvre afin de constater les dégâts. La ballade des tendus, c'est son diagnostic. Tout y est.

« À tous les fœtus brisés par la vie, qui auraient préféré demeurer dans les limbes »

Les sept petites chroniques qui composent ce livre sont écrites sur un ton ravageur avec une langue qui grouille de jeux de mots, d'allusions et d'italiques tordantes. L'humour avance le front et la subtilité avance à reculons. Gourdeau n'épargne rien, en redoutable observatrice, et on sent les poils de son nez brûler quand elle expire ce qui l'a inspirée. Sans aucune cérémonie, de la plus méchante façon qui soit (c'est-à-dire franchement), elle nous crachotte des morceaux de vérité qu'on avait pourtant bien proprement rangés dans les tiroirs des objets perdus.

« À mon ami Pierre-François Landry et aux bélugas du Saint-Laurent »

La thématique couvre des sujets complexes à partir desquels elle compose des histoires terribles, souvent critiques. Elle racle les fonds d'utérus avec notamment « Autant en emporte l'enfant », texte magnifique d'une maman digérée par son enfant carnivore, scrute les estomacs en mal de vivre (« L'insoutenable lourdeur de l'être »), interroge les jetés-après-usage (« Un amour de White Swan »), fouille le métro, tourmente « la jeunesse pitonneuse de notre ère informatisée » et nous fait rougir de honte. Les Québécois sont meurtris et les Canadiens sont morts; le monde est une table sale nappée de blanc.

« À tous ceux qui mangent trop, quelle qu'en soit la raison »

Dans l'ensemble des chroniques, on retrouve l'histoire d'une fille avec des prothèses orthodontiques sur lesquelles on applique une petite décharge électrique; ou l'histoire d'un futur suicidé qui, entre le haut et le bas d'un immeuble, écoute « Le monde est fou » pendant qu'on l'assomme avec des « coudonc, tu sais pas vivre ? » et qui répond que non, il ne sait pas vivre, avant de poursuivre sa chute.

Un livre qui fait loucher. On rit gras au début, jaune au milieu et comme des fous à la fin parce qu'on ne peut pas faire autrement à moins de s'avouer qu'on s'est reconnu parmi les personnages, celui qui souffre de « mauvaise haleine chronique » et qui explose, celui qui se fait bouffer par les plus gros ou qui pitonne, qui pitonne.

« À tous ceux qui souffrent de la mortelle indifférence d'autrui »

Gabrielle Gourdeau pointe tout le monde, d'un gros doigt plein de foudre. Parfois elle manque un peu de subtilité, elle en met plus que nécessaire, ce qui chatouillera ceux qui préfèrent les demi-nus aux tout-nus, qui mangent peu mais qui digèrent mieux que ceux qui s'empiffrent et chiâlent parce que coincés sous la table. De petites chroniques nord-américaines qui sauront toucher tout le monde, ne vous en déplaise.

Suzanne Côté

Qu'est-ce que l'autre ?

Jean Pelchat, *Le Lever du corps*, Québec, L'instant même, 1991, 126 p.

Pour apprécier pleinement cette novella, il est conseillé de prendre, partiellement s'entend, ses distances via-à-vis de la « pensée rationnelle » et de se laisser emporter par une écriture fortement influencée par le roman policier, le cinéma, la musique et la psychanalyse.

La nouvelle se divise en cinq parties, fragments d'un même drame humain que Jean, narrateur de la deuxième tranche, intitulée « Le balai », a toutes les misères du monde à reconstituer. Ce narrateur est loin d'être omniscient, et pour cause ! Il apprend que Francine (sa compagne) et Jacques (leur ami commun), deux êtres qui l'avaient toujours intrigué par l'ambiguïté de leur relation et qui ont habité avec lui, sont frère et sœur ! Il découvre deux manuscrits, dont il fait une lecture plus ou moins attentive, ainsi que la page couverture d'un troisième (rédigé par Francine) qui a disparu.

Ces états de texte correspondent en quelque sorte à des chapitres et viennent enrichir l'œuvre en proposant des points de vue différents et complémentaires du drame, drame dont on serait bien en peine de préciser s'il s'agit de la mort ou de la solitude !

Jacques disparaît sans laisser de trace. Francine se suicide de la même manière que le fit Réjean, son père, l'auteur du premier manuscrit qui constitue la partie éponyme de la nouvelle. Ce texte s'avère le plus déterminant puisqu'il définit bien le destin mortel qui marque profondément les personnages et, par extension, le genre humain.

Jacques transcende par une intériorité qu'il développe graduellement et une capacité d'assumer davantage ses contradictions, sa demesure et ses choix artistiques que les autres personnages. Il est l'auteur du deuxième manuscrit, intitulé « Améritanie », sorte de conte fantastique aux longues digressions qui n'ajoutent rien de neuf à la compréhension d'une œuvre dont la complexité et la richesse ne sauraient être mises en doute.

Il est intéressant de voir cette réflexion s'étendre à l'écriture même, bien que ce procédé (l'écriture dans l'écriture) commence à dater!

Reconnaissons que la multiplicité des points de vue, qui confirme la solitude des êtres, dont certains ne s'expriment ici que par voie scripturaire, donne à l'œuvre une dimension polyphonique fort appropriée en regard de l'orientation que l'auteur a bien voulu donner à sa démarche et à ce genre encore assez nouveau qu'est la novella.

Martin Thisdale

De l'utile et de l'agréable

Vital Gadbois, Michel Paquin et Roger Reny, *20 Grands Auteurs pour découvrir la nouvelle* — *Lecture guidée*, Belœil, Les Éditions La Lignée, 1990, 315 p.

L expansion qu'a prise la nouvelle dans la pratique littéraire ainsi que l'intérêt qu'elle suscite de plus en plus justifiaient amplement la parution de cet ouvrage. Les auteurs se sont proposé de faire apprécier à des néophytes un genre aux formes plus diversifiées qu'on ne pourrait croire, que ce soit à des élèves de niveau secondaire, à des étudiants de niveau collégial ou à quiconque désire élargir ses connaissances dans ce domaine.

L'avant-propos précise l'essentiel de la démarche pédagogique de l'ouvrage:

développer le goût des jeunes adultes pour la lecture: d'abord celui de fréquenter de grands auteurs; et ensuite celui d'aborder des textes plus longs qui consolideront les habitudes développées dans ce contact fréquent avec une prose de belle tenue. (p. 11)

Il justifie l'ordre des textes, qui répond à une logique chronologique et leur sélection, qui privilégie la qualité inhérente aux œuvres de grands nouvellistes, du troisième siècle avant Jésus-Christ à aujourd'hui.

L'introduction effectue un survol historique de la nouvelle et de ses différentes tendances à travers les âges et établit les distinctions qui s'imposent entre ce genre et d'autres connexes tels que le conte. Le propos ne manque certes pas de rigueur et évite soigneusement les digressions de l'académicien. Chacun des textes est précédé d'une courte notice biographique et suivi d'exercices à l'attention de l'élève ou de l'étudiant. Enfin, des suggestions de travaux et de sujets de recherche concluent l'ouvrage.

Il est dommage que Gadbois, Paquin et Reny aient omis de considérer la novella (qu'on peut être tenté de confondre avec le roman dont elle partage la longueur) dans leur tentative de répertorier les différentes formes de la nouvelle. On cite bien Mérimée, qui désignait « comme nouvelle Colomba, un texte de plus de 150 pages » (p. 18). Toutefois, il aurait été important, pour le bénéfice du jeune lectorat, à qui s'adresse en définitive cet ouvrage, de préciser la signification et les implications du concept et du terme de novella et de les situer dans un contexte plus actuel.

Les connaisseurs auront néanmoins plaisir à retrouver des maîtres et des auteurs tels que Balzac, Maupassant, Raymond Chandler, Margaret Atwood, Esther Rochon et Gilles Archambault. Cette multiplicité des voix contribue à donner à l'ouvrage une portée universelle qui tient compte de la parole d'ici.

Ce livre gagne à être lu par quiconque désire mettre à jour ses connaissances de la nouvelle et revisiter des auteurs dont on nous présente parfois des visages inédits, Jules Verne notamment, dont « Fritt Flacc » (1884-1885) nous présente un visage plus intérieur, conscient de la mesquinerie de l'être humain et de la mort.

Martin Thisdale

ERRATUM

Dans le compte rendu du livre *Les Maisons de cristal* (numéro 29, printemps 1992, p 86-87), une erreur s'est malencontreusement glissée. L'auteure n'est pas Anne-Marie Bishop, tel qu'il a été mentionné à trois reprises, mais bien *Annick Perrot-Bishop*. Nous présentons nos excuses à l'auteure ainsi qu'à nos lecteurs et lectrices.